

SIMONE DE BEAUVOIR

féministe



Photo: Dominique Doan

QUI A PEUR DE SIMONE DE BEAUVOIR?

Paris, XIV^{ème} arrondissement; dans une petite rue qui coupe le Boulevard Raspail où elle est née, entre la Place Denfert-Rochereau et le cimetière Montparnasse où est enterré Sartre, le 29 décembre 1983 à 4 hres: Simone de Beauvoir nous reçoit chez elle. Cet appartement, où elle habite depuis 25 ans, a pour seul luxe des centaines de souvenirs (luxe de souvenirs comme on dit «luxe de détails»): bibelots, photos, masques, poupées, dont la quantité traduit à la fois ses nombreux voyages à travers le monde et son «échelle du temps» comme elle dit.

Elle n'est ni froide ni intimidante comme certaines mauvaises langues le prétendent, la qualifiant même d'«horloge dans un frigidaire»,¹ ce qu'elle rapporte elle-même avec humour. Des quatre femmes présentes, ce serait presque elle la plus timide². Et je crois bien qu'elle doit être plus à l'aise dans l'écriture que dans la parole. Ça n'empêche pas sa présence d'être remarquable: elle écoute nos questions comme si c'était sa première entrevue, attentive, intense, précise. Précise parce que, dit-elle, «je suis une intellectuelle, j'accorde du prix aux mots et à la

vérité». ³ C'est littéralement exact. Quand nous lui demandons de quoi elle discute avec sa soeur, elle répond «on ne discute pas, on parle!» Nuance. Elle a raison. J'ai la sensation qu'elle doit se sentir toujours un peu trahie par la parole, que la parole n'arrive jamais à la puissance d'évocation de l'écrit, à la précision de l'écrit. En revanche nous avons la spontanéité: les rires fréquents, les exclamations, l'expression extrêmement mobile de son visage et le langage de ses mains qui peut même remplacer des mots parce que sa pensée court encore plus vite que sa parole. Elle parle vite pourtant, de cette voix avec un voile dessus qui réussit pourtant à faire les mots coupants, directs.

Elle pourrait se donner le droit d'être prétentieuse (certains-e-s le sont à beaucoup moins) mais elle ne l'est jamais et s'empresse de nous rappeler régulièrement qu'elle n'est pas une encyclopédie, qu'il y a des sujets qu'elle ne connaît pas bien. Elle sait pourtant très bien l'effet qu'elle nous fait: elle nous aide à la sortir de son mythe comme elle nous a aidés tant de fois, dans le passé et encore maintenant, à ne pas nous contenter des apparences, des lueurs, des idées reçues. Honnête jusqu'au bout de ses ongles bien taillés et peints en rouge, raffinement d'une femme qui sait bien qu'elle peut s'approprier ce dont elle a envie, y compris les symboles de ce genre. À l'aise dans sa peau.

Personnellement, je n'aurais pas pu me passer de Simone de Beauvoir dans ma vie. Tout le monde n'est pas comme moi. La préparation de cette entrevue avec elle m'a donné l'occasion de repasser à travers son œuvre, d'un coup. Je l'ai fait sans attentes, disponible, et ce fut une expérience magnifique, bouleversante: l'impression de gober de l'énergie pure. Et, à la limite, le fait de la rencontrer en chair et en chaleur était un cadeau en supplément. Ça peut paraître présomptueux de présenter les choses comme ça. Mais non. L'œuvre de Simone de Beauvoir en est une de démystification, et elle nous donne



Photo: Dominique Doan

toutes les clés pour qu'on la considère comme un être humain et non comme un monument. Elle y tient profondément et sa demande est parfaitement légitime. Suzanne Jacob m'écrivait: «On cherche ce qu'on trouve». Et comme je cherchais à rencontrer une femme et non un mythe, je l'ai rencontrée, semblable à la femme que j'avais rencontrée dans l'œuvre, vivante, exigeante, toute entière au monde.

Je n'aurais pas pu me passer de sa passion, de sa sensualité, de son absolu. Cette femme m'apparaît comme une ogresse magnifique, excessive, une grande vivante qui mange le monde par tous les pores de sa peau et de son esprit. Qui donc fait circuler la rumeur d'une femme froide et parcimonieuse? Alors que la générosité est partout dans son œuvre et dans sa vie, dans la substance qu'elle nous donne à lire et à vivre comme dans les actions qu'elles a posées, nombreuses, envers ses semblables, pour essayer de débarrasser la planète des oppresseurs de tout acabit. C'est une femme radicale, dans le sens premier du mot radical, «qui tient à l'essence d'une chose, d'un être» (petit Robert). Sa référence ultime est l'absolu, elle ne se contente pas de peu. Elle termine son essai sur «La vieillesse» en disant: «La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation. C'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale: changer la vie». Rien de moins. Et il ne peut être question de moins. Elle a raison.

En astrologie, on dit que les capricornes sont de «vieux jeunes» et de «jeunes vieux». Nous avons rencontré «une jeune femme aux exigences intactes», comme disait le personnage de Anne dans «Les mandarins». Une femme belle, coiffée de ce turban dont elle s'est fait une signature, ce jour-là bleu électrique, presque de la

même teinte que ses yeux qui ont tellement l'air de savoir regarder.

Depuis 1970, elle est résolument engagée dans la lutte féministe, après que son livre «Le deuxième sexe» soit devenu la bible des féministes américaines au tout début du mouvement de libération des femmes. Nous avons rencontré des féministes qui la connaissent, nous avons rencontré Madeleine Gobell, son «amie canadienne» qui la connaît depuis 25 ans: toutes nous en parlent avec amour, avec la même tendresse qu'elle-même manifeste à l'égard des gens», comme disait l'écrivaine française Cathy Berneheim. Elle reçoit ce qu'elle donne. Et ce qu'elle donne — son amitié, sa confiance ou son appui politique — elle le donne complètement.

Le «Deuxième sexe» a 35 ans cette année. Simone de Beauvoir, 76. Que vit-elle, que fait-elle, que dit-elle et que pense-t-elle maintenant? Avec Marie Sabourin, qui, comme moi, n'aurait pas pu se passer d'elle, nous lui avons posé des questions sur son actualité. Et il est grandement temps de lui laisser la parole.

HÉLÈNE PEDNEAULT



Hélène Pedneault et Marie Sabourin

Photo: Dominique Doan

1 et 3/Extraits de l'entretien avec Francis Jeanson, Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre.

2/ Avec Marie Sabourin et la photographe Dominique Doan.

LVR: Simone de Beauvoir, vous aurez 76 ans dans dix jours. Comment allez-vous?

S. de B.: Très bien!

LVR: Qu'est-ce qui vous arrive en ce moment?

S. de B.: Je travaille à certaines choses, en particulier au tournage d'une série d'émissions à la télévision qui s'appellera **Le deuxième sexe**. Et c'est ce qui m'intéresse le plus pour l'instant. Malheureusement, nous n'avons que quatre heures.

Ce sera une étude de la condition des femmes: la petite fille, la jeune fille, la femme mariée, la femme non mariée, la sexualité féminine, le travail féminin. Et puis d'autres «*flashes*» sur la femme américaine aujourd'hui, la Chine avec les infanticides de petites filles, les Indes, etc. Enfin, il y aura un contenu très riche.

J'ai fait beaucoup d'entrevues déjà, et je vais encore en faire quelques autres: avec Elizabeth Badinter, par exemple, qui a écrit le livre **L'amour en plus**, j'ai traité de l'instinct maternel qu'elle dénie, et de l'amour maternel que, naturellement, nous reconnaissons. J'ai parlé avec une prostituée qui m'a expliqué ce que c'était d'être prostituée, ainsi que les rapports avec les proxénètes. J'ai parlé avec une Algérienne que son père et son frère sont venus récupérer pour l'envoyer en Algérie et la

mariée. Enfin, j'ai parlé avec un très grand nombre de femmes qui avaient chacune quelque chose de précis à dire. Josée Dayan, de son côté, a fait des entrevues auxquelles je n'assistais pas.

LVR: Vous vous êtes occupée aussi de la loi antisexiste...

S. de B.: Oui. La Ligue des droits de la femme, que j'ai fondée et dont je suis présidente (en principe, parce que je ne m'en occupe plus tellement), a été la première à proposer qu'on fasse des lois antisexistes analogues aux lois antiracistes. On demande, par exemple, que des associations de femmes puissent protester s'il y a dans les journaux, mais surtout dans la publicité, des choses vraiment avilissantes pour la femme. Exactement comme la loi antiraciste permet à des organisations de protester s'il y a des choses racistes. Et cette loi a beaucoup gagné contre le racisme quotidien. Alors on espère que la loi antisexiste fera la même chose.

J'ai déjà écrit des articles de soutien pour cette loi. Elle sera présentée au Parlement par la ministre Yvette Roudy, probablement entre la fin janvier et le mois d'avril.

LVR: On est en train de tourner **Le sang des autres**. C'est votre premier roman qui est tourné à l'écran...

S. de B.: Oui, mais il a été pris en main par des compagnies américaine et canadienne. On ne m'a pas du tout consultée pour le scénario qui a été remis entre les mains de Claude Chabrol. Et je ne sais pas ce qu'il en a fait.

LVR: Ça ne vous inquiète pas?

S. de B.: Ça ne m'inquiète pas parce que je m'en moque. Mais ce sera quelque chose qui n'aura aucun rapport avec mon roman.

«J'ai des liens avec l'ensemble du monde. Un vieil ami m'a dit avec reproche: «Vous vivez dans un couvent». Soit: mais je passe beaucoup d'heures au parloir».

S. de B.
citée par Francis Jeanson
in *S. de B. ou l'entreprise de vivre*

LVR: Qu'on ait choisi ce roman sur la résistance, est-ce que cela a une signification particulière dans le contexte politique de maintenant?

S. de B.: Certainement pas. Je pense qu'ils voulaient faire quelque chose de rétro, que ça les amusait et ils ont pris ça.

LVR: Après la parution des **Lettres au Castor**, beaucoup se sont demandé pourquoi vous n'aviez pas publié vos réponses. Elles nous manquent. Avez-vous l'intention de le faire?

S. de B.: Non. D'abord mes lettres ont été perdues plus ou moins parce qu'elles n'étaient pas chez moi mais chez Sartre. Et comme il y a eu chez lui un attentat à la bombe, plusieurs de ses papiers ont été perdus. Ensuite, je ne trouve pas que, de mon vivant, je devrais publier des lettres de moi. Quand je serai morte, peut-être, si on les retrouve, on pourra les publier.

LVR: Avez-vous une œuvre en cours?

S. de B.: Non. Pour l'instant mon travail c'est le tournage du **Deuxième sexe**, auquel je tiens beaucoup et auquel je me consacre entièrement.

LVR: Est-ce un passage de la littérature à l'audio-visuel?

S. de B.: Non. Je continuerai toujours à préférer la littérature à l'audio-visuel. Mais l'audio-visuel nous permet de toucher beaucoup plus de gens. Ça m'intéresse, sur la question des femmes, de toucher un grand public, et en particulier des femmes que je n'aurais jamais touchées par mes livres. Et j'espère que ça pourra leur parler.

LVR: Quels sont vos amis actuellement?

S. de B.: Surtout de vieux amis. Mais aussi beaucoup de féministes que j'ai connues depuis 1970. On ne peut pas dire que ce sont de vieilles amies, puisque 1970 n'est pas tellement loin pour moi étant donné mon échelle du temps. Mais ce sont de bonnes amies et je les vois souvent.



Photo: Pierre Boulat / Time

Paris, 1956 *

Ma sœur Hélène est encore très importante dans ma vie. Nous ne nous voyons pas beaucoup puisqu'elle habite près de Strasbourg. Mais je vais la voir une fois par an et elle vient à Paris assez souvent. Elle fait de la très belle peinture.

LVR: Vous êtes allée aux États-Unis l'été dernier?

S. de B.: Oui. J'ai fait vraiment un voyage de repos, d'agrément, de tourisme. Je me suis promenée dans les campagnes du Nord-Est. Et j'ai été chez Kate Millett trois jours. J'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour elle. Je l'aime autant comme romancière que comme penseuse.

«Le jour où l'humanité tout entière s'organiserait du dedans d'elle-même, il n'y aurait plus besoin de politique».

JEAN
in *Le sang des autres*

LVR: De quoi parlez-vous avec elle?

S. de B.: Vous savez, de quoi on parle. On parle de petites choses. On parle aussi bien du dîner qu'on fera que d'une promenade qu'on pourra faire.

LVR: Mais vous parlez quand même du féminisme?

S. de B.: Naturellement on en a parlé beaucoup. En un sens, les États-Unis sont en régression sur la France. Par exemple, la loi sur l'égalité des droits et des salaires entre les hommes et les femmes n'a pas été votée. Quinze États, je crois, l'ont refusée, ce qui est monstrueux. Il y a beaucoup de forces contre le féminisme aux États-Unis. Bien sûr il y en a ici aussi, mais c'est un peu plus mou.

LVR: Comment se porte la presse féministe en France?

S. de B.: Il n'y a presque rien, et quelque chose comme *La vie en rose*, précisément, n'existe pas en France. Il y avait eu un effort qui était le *F Magazine*, mais il a très vite sombré pour des raisons privées et des raisons de capitaux, c'est devenu un journal féminin comme les autres, et même moins bon que les autres. Il y a une toute petite poussée féministe, quand même, dans certains journaux comme *Marie-Claire*, où il y a quelques pages sur les femmes. Mais vraiment, les journaux féministes, on peut les compter sur les doigts de la main. Il y a *La revue d'en face*, *Nouvelles questions féministes*, et un certain nombre de revues qui paraissent très rarement et qui n'atteignent pas vraiment le grand public.

«Bien sûr une analyse aurait pu m'apprendre sur mon compte un tas de petites choses, mais je ne voyais pas à quoi ça m'aurait avancée; et si elle avait prétendu aller plus loin, je me serais insurgée: mes sentiments ne sont pas des maladies».

ANNE
in *Les mandarins*

LVR: Quels sont vos liens avec *Nouvelles questions féministes*?

S. de B.: En principe, je suis directrice de la publication. J'aide à fournir et à choisir les articles et je m'entends très bien avec la directrice réelle qui est Christine Delphy. C'est une femme très forte, une penseuse. Cette revue a malheureusement beaucoup de mal à paraître faute d'argent, mais elle est vraiment intéressante. En français, c'est la seule revue vraiment théorique, profonde, très solide et idéologique qui existe sur les femmes.

LVR: Et dans l'information officielle, en France, comment traite-t-on le sujet des femmes?



Photo: Dominique Doan

S. de B.: C'est très peu traité. Parce que dans l'ensemble, la presse est entre les mains d'hommes; et par-dessus le marché, à cause des intérêts capitalistes, entre les mains de gens de droite qui ne sont pas du tout intéressés par les questions proprement féminines.



Paris, avec Sartre, au bar de l'hôtel du Pont Royal *

LVR: Et les gens de gauche? Il ne semble pas qu'ils soient beaucoup mieux que les gens de droite...

S. de B.: Ah si, quand même! Ils sont beaucoup plus intéressés, ils aident beaucoup plus. D'ailleurs Mitterrand a créé un ministère des Droits de la femme. Avant il n'y avait qu'un ministère à la Condition féminine, sans aucun budget. Tandis que maintenant, Madame Roudy a un budget assez sérieux. Elle fait un vrai travail. Elle aide les chercheuses féministes. Elle aide les femmes un peu sur tous les plans.

LVR: Et dans la presse de gauche, est-ce la même préoccupation?

S. de B.: La presse de gauche soutient tout de même les mouvements féministes. Elle soutient, par exemple, la loi antisexiste. Mais enfin, on ne peut pas dire qu'ils soient très fervents et très passionnés pour la question des femmes, pour eux assez secondaire. Mais dans l'ensemble, dans la mesure où on les oblige un peu à prendre conscience, ils sont évidemment pour les femmes.

«Il n'y a pas chez elle de séparation entre la pensée et l'action».

ANDRÉE MICHEL
sociologue à CNRS

LVR: Vous avez souvent dit que vous aviez échappé aux inconvénients de la condition féminine parce que vous étiez économiquement indépendante, respectée en tant qu'écrivaine et par vos camarades masculins. Mais il n'y a pas que les inconvénients d'ordre économique ou politique. Il y a aussi les inconvénients d'ordre psychologique. Diriez-vous que vous avez échappé aussi à ces inconvénients?

S. de B.: Lesquels voulez-vous dire?

LVR: Je pense, par exemple, aux différences de comportement dans les rapports amoureux. Au début de votre relation, vous étiez trop préoccupée par vos rapports avec Sartre pour écrire. Sartre ne l'était pas, lui, au point de s'empêcher d'écrire...

S. de B.: Oui, mais si on a vraiment la volonté d'écrire ou de faire quelque chose, cet empêchement ne peut pas durer très longtemps. J'ai été assez préoccupée, mais ce n'était pas seulement par Sartre. C'était aussi par ma liberté. Après avoir travaillé très durement comme je l'ai fait pour avoir une agrégation (ça arrive à beaucoup de gens, même à des hommes), on a envie d'un peu de détente là ou les deux années qui suivent, et on n'a plus tellement envie de se remettre à travailler. C'est ce que j'ai vécu quand j'avais 21 ans, je suppose. J'étais contente d'avoir passé l'agrégation, de trouver un nouveau milieu, pas seulement Sartre, mais des amis, un milieu intellectuel avec lequel je m'entendais. Et, en effet, pendant deux ans, je n'étais pas tellement farouche pour écrire. Mais ça n'a pas duré très longtemps.

«On nous exhorte: «Soyez femmes, restez femmes, devenez femmes». Tout être humain femelle n'est donc pas nécessairement une femme; il lui faut participer à cette réalité mystérieuse et menacée qu'est la féminité. Celle-ci est-elle sécrétée par les ovaires? ou figée au fond d'un ciel platonicien? Suffit-il d'un jupon à froufrou pour la faire descendre sur terre? Bien que certaines femmes s'efforcent avec zèle de l'incarner, le modèle n'en a jamais été déposé».

S. de B.
in *Le deuxième sexe*, p. 12

LVR: Actuellement, on dit beaucoup que le féminisme est mort. Qu'en pensez-vous?

S. de B.: Je crois que le féminisme n'est pas mort du tout. Il n'a plus la couleur agressive qu'il avait avant, du moins en France. La ministre Yvette Roudy est extrêmement féministe et fait des tas de lois en faveur des femmes. Alors les femmes tentent plutôt de s'intégrer à ce mouvement, je ne dis pas «gouvernemental» parce qu'au gouvernement il y a aussi beaucoup de tendances, mais enfin à ce mouvement qui leur permet par exemple d'avoir des centres de recherche sur les études féministes, etc.

Les femmes tentent maintenant de prendre de l'influence et de s'infiltrer plutôt que d'organiser des grands mouvements, des grandes manifestations. Ces manifestations n'ont plus tellement de raison d'être puis-

que nous avons maintenant la gratuité de l'avortement, une conquête énorme, et la contraception est tout à fait répandue. Et il y a vraiment des lois qui insistent beaucoup sur l'égalité des droits, des salaires, de l'embauche, et sur l'antisexisme à l'école. Et ça, ça me semble très important.

Je pense que le mouvement féministe est moins éclatant maintenant, mais qu'il gagne plus en profondeur. Je pense qu'il a gagné intérieurement chez les femmes qui ne voudraient pour ainsi dire pas, et même pour rien au monde, se dire féministes: elles sont tout de même gagnées par le mouvement. Je pense à des revues féminines tout à fait moches d'un point de vue féministe comme *Elle*, eh bien malgré tout, les conseils du cœur que donne une Marcelle Ségol ne sont plus du tout les mêmes.

Avant, elle aurait trouvé absolument scandaleux qu'une femme ait un amant. Maintenant, elle donne des conseils sur la tactique qu'il faut avoir entre le mari et l'amant. Elle conseille la contraception. À la limite même, elle conseillerait l'avortement. Donc, il y a un gros changement dans les mentalités. C'est-à-dire que les femmes non féministes sont plus féministes qu'elles ne le croient. Elles ont un sens plus aigu de leur dignité, de leurs droits et de la lutte à mener qu'elles ne l'avaient il y a vingt ans. Donc, ça gagne plus sourdement, et en même temps de façon plus officielle.

LVR: Vous avez dit, dans l'entrevue avec Francis Jeanson en 65: «Les féministes radicales ne pourront jamais me trahir parce qu'elles vont toujours m'amener en avant avec elles»...

S. de B.: C'est vrai. C'est vrai d'autant plus depuis 70. Parce que je ne connaissais pas de féministes radicales en 65, et maintenant j'en ai connu, et en effet, elles m'ont aidée à aller plus avant dans le féminisme.

LVR: Lorsqu'on dit aux femmes actives dans les luttes de libération nationale, par exemple au Salvador, que la lutte des classes n'englobe pas la lutte des sexes, comme vous le disiez, elles nous répondent qu'elles et les hommes ont un ennemi commun, l'imperialisme ou la dictature, et que l'heure est à l'unité. C'est un vieux problème que cette question d'unité à tout prix.

S. de B.: Je pense qu'en effet, pour l'instant, au Nicaragua ou au Salvador, c'est avant tout une lutte générale où les femmes et les hommes doivent être unis, ça c'est certain. Les revendications féministes viendront sans doute après. Naturellement, ce que je trouve très dangereux, c'est qu'on dit toujours «les luttes féministes viendront après». Il faut voir à quel moment après. Mais il y a tout de même des moments, quand c'est tellement brûlant et difficile de gagner contre l'imperialisme, où il me semble normal que les femmes luttent à côté des hommes.

Seulement, dès que les choses sont stabilisées, il faut tout de suite qu'elles se

dépêchent de faire valoir leurs revendications de femmes. Sans ça, ça se passe comme en Algérie, où les femmes ont lutté avec les hommes, en pensant qu'ainsi elles pourraient obtenir leur émancipation. En vérité, l'ensemble des femmes n'a pas du tout été libéré parce que l'Islam a repris le dessus et les Algériennes sont à nouveau complètement écrasées. Et ça, je l'ai vu dans je ne sais combien de pays où on m'a dit: «Ah oui, la lutte des femmes, d'accord, mais nous avons d'autres priorités».

LVR: Même quand ça se stabilise, comme au Nicaragua par exemple, on continue de dire qu'on ne peut pas réclamer telle revendication pour les femmes parce que l'imperialisme américain est toujours menaçant. Il y a toujours quelque chose...

S. de B.: Ça c'est vrai, il y a toujours quelque chose. Il y a un exemple absolument saisissant, bouleversant et horrible, c'est l'histoire de l'Iran, où les femmes ont lutté contre le régime du Shah, pour Khomeiny. Et après on voit comment elles sont traitées, c'est horrible.

LVR: Dans certains pays, des féministes sont en train de verser tranquillement dans le pacifisme, comme en Allemagne et en Hollande. Qu'est-ce que vous en pensez?

S. de B.: Je pense que, là aussi, hommes et femmes doivent unir leurs efforts pour le pacifisme. Ce n'est pas une question proprement féminine. Et ce n'est surtout pas au nom de la maternité que les femmes doivent être pacifistes. On essaie trop souvent de les enfermer dans une espèce de ghetto en



disant: «C'est parce que vous êtes des mères». Alors là, je ne suis pas d'accord. C'est parce qu'elles sont des êtres humains qu'elles doivent se battre pour le pacifisme. Et là, il peut y avoir une alliance avec les hommes, qui doivent aussi être pacifistes.

Moi je suis absolument, résolument pacifiste. Je ne suis pas contre le nucléaire industriel, on ne peut pas arrêter le progrès. Mais je suis contre l'interventionnisme et je suis contre la bombe nucléaire.

«Tout occupés à déclarer pourquoi nous ne voulions pas mourir, nous inquiétons-nous de savoir pourquoi nous vivions encore?»

JEAN
in *Le sang des autres*

La pornographie

LVR: Nous aimerions avoir votre opinion sur certains grands thèmes de la lutte féministe: la pornographie par exemple?

S. de B.: C'est un sujet sur lequel je ne suis pas tellement au fait. S'il y a des gens qui veulent être pornocrates, qu'ils le soient. Je suis pour la liberté dans la mesure où l'on n'impose pas la pornographie. Évidemment, la porno est contre les femmes en général, puisqu'elles y sont traitées comme des objets érotiques et uniquement comme ça. Mais je ne pense pas que ce soit un gros problème pour la situation des hommes et des femmes. L'affichage pornographique, cependant, c'est tout à fait autre chose: ça touche aussi les enfants, ça peut faire que plus tard les hommes auront des préjugés machistes, et en plus c'est une insulte aux femmes. Je suis complètement contre l'affichage pornographique et c'est pour cela que j'appuie la loi antisexiste. Moi, personnellement, je trouve ça tellement ennuyeux, la pornographie...



L'informatique

LVR: Quels sont vos rapports avec la technologie?

S. de B.: Nuls, complètement nuls! Je ne suis pas une encyclopédie, vous savez. Il y a des tas de choses que j'ignore. Mais je ne suis pas contre la technologie, comme je ne suis pas passéiste, je pense que toute invention peut rendre de grands services si elle est bien utilisée. Mais je n'ai aucun

rapport personnel avec ça. Vous savez, je ne sais même pas me servir d'une machine à écrire..!

Le salaire au travail ménager.

LVR: Vous avez dit, dans une entrevue récente, qu'il faudrait reparler du travail ménager. Êtes-vous en faveur d'un salaire au travail ménager?

S. de B.: Non, pas du tout. Selon moi, donner un salaire au travail ménager enferme encore la femme dans le travail ménager. Remarquez que c'est très compliqué, on ne peut pas en parler en trois mots. Certaines personnes disent: «Du moment où il y aurait un salaire, du même coup les femmes se syndiqueraient, il y aurait une prise de conscience et déjà une possibilité de lutte contre le travail ménager.» C'est une des possibilités. Personnellement, je serais plutôt pour la politique du pire: c'est-à-dire laisser les femmes vivre le travail ménager de la manière sinistre dont elles le vivent, pour qu'elles se révoltent, qu'elles demandent à faire autre chose et qu'elles exigent qu'il soit partagé par l'homme et l'État.

«Quand un avion pique du nez, il vaut mieux être le pilote qui essaie de le redresser qu'un passager terrorisé».

HENRI
in *Les mandarins*



L'avortement

LVR: Êtes-vous entièrement satisfaite des résultats obtenus par la lutte féministe sur la question de l'avortement?

S. de B.: Non naturellement. Je suis très satisfaite des lois: la gratuité de l'avortement est quelque chose de formidable. Mais je ne suis pas très satisfaite quant à l'application des lois. Parce que les mœurs sont toujours plus fortes que les lois, des quantités de

médecins refusent encore de pratiquer des avortements. Il faudrait faire d'autres lois - et je pense qu'on les fera - pour empêcher ces médecins de refuser l'avortement quand on le leur réclame. Il faudrait qu'on puisse les accuser de non-assistance à personne en danger, par exemple, quand ils refusent.

Il y aurait encore beaucoup de choses à faire pour que ça passe vraiment dans le quotidien. Il y a encore trop de résistance, ce qui oblige beaucoup de femmes à avorter clandestinement, c'est-à-dire d'une manière dangereuse et quelquefois mortelle.

Donc, les résultats ne sont pas absolument gratifiants. Sur le plan des lois, je pense qu'on ne pouvait pas faire beaucoup mieux: je comprends que le ministère des Droits de la femme ne puisse pas faire des choses trop choquantes pour certain-e-s. Mais évidemment, ce n'est pas l'avortement complètement libre comme je le souhaiterais. Personnellement, je pense qu'on pourrait permettre l'avortement aussi longtemps qu'il y a lieu d'avorter.

La violence et le viol

LVR: Un autre sujet qui vous tient à cœur, c'est celui des femmes violentées, battues, violées. Qu'y a-t-il à faire pour elles?

S. de B.: Ça, c'est très difficile. Je pense que la première chose à faire c'est de créer des centres comme le Centre Flora-Tristan, où l'on accueille les femmes battues avec leurs enfants. On leur permet de respirer un peu, de se soustraire au mari qui les bat, d'avoir un endroit où vivre en attendant. On essaie aussi de les recaser, de les travailler un peu



psychologiquement en leur disant: «Écoutez, essayez de prendre votre destin en main». Mais on ne peut pas les garder éternellement en refuge. Il faut qu'elles arrivent à trouver un travail et en même temps une indépendance affective.

Vous me parlez des problèmes affectifs qui sont aussi importants que les problèmes économiques; on le voit très bien dans ces cas-là, en effet. Mais tant que la situation de la femme ne sera pas complètement chan-

gée, ce sera toujours pareil. Il faut abattre toute la forêt et pas seulement un arbre. Tant que les femmes seront dans la dépendance économique et affective, beaucoup de femmes battues reviendront à leur mari. C'est ce qui est terrible. Elles reviennent d'abord parce qu'elles n'ont pas de quoi vivre, et puis elles disent: il me bat, mais quand même je l'aime et je n'ai rien.

Il y a une telle solitude affective chez les femmes! Chez les hommes aussi d'ailleurs, mais c'est encore pire chez les femmes parce qu'elles n'ont pas d'autres recours. L'homme, même s'il est très seul affectivement - ce qui le rend parfois complètement fou - a quand même plus ou moins des camarades, à cause de son métier. Pour une femme c'est beaucoup moins facile. Alors, quand elle est tout à fait seule et perdue, elle se dit: «Un homme qui me bat, c'est mieux que pas d'homme du tout». C'est toute la condition de la femme et de la société qu'il faut changer pour arriver à supprimer ce phénomène des femmes battues.

LVR: Mais c'est un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur. Et je ne pense pas que ce soit uniquement parce qu'on en parle plus. Comment expliquez-vous ça?

S. de B.: D'abord je pense qu'il faut distinguer complètement le problème des femmes battues de celui des femmes violées. La femme battue est plus ou moins consentante, même à son corps défendant, dans la mesure où elle revient, dans la mesure où elle ne part pas. D'ailleurs, elle ne peut pas le faire. Elle est intégrée à la société par le mariage ou par un concubinage qui dure depuis longtemps. Et elle est consentante parce que sa position économique et affective est telle qu'elle est battue d'avance.

La femme violée c'est autre chose. Elle n'est pas consentante, contrairement à ce que les hommes voudraient prétendre et c'est vraiment une violence qui lui est faite. Pourquoi y en a-t-il plus maintenant? D'abord, je pense que les femmes le dénoncent beaucoup plus. Autrefois, elles n'osaient pas, mais maintenant on les encourage et il y a des associations pour les aider à en parler.

Ensuite, je crois qu'il y a une animosité beaucoup plus grande du côté des hommes, du fait qu'il y a plus de liberté du côté des femmes. En particulier cette fameuse liberté sexuelle dont on parle tellement et que les hommes prennent à leur avantage, parce qu'ils retournent toujours les choses de leur côté; ils se disent que la femme, après tout, peut baiser n'importe quand, n'importe comment, et pourquoi pas eux. Alors ils sont personnellement vexés si une femme refuse. Il y a une animosité grandissante à cause de la lutte des femmes et cela aussi, selon moi, explique un certain nombre de viols.

LVR: Vous faites la différence entre la femme battue et la femme violée quant au consentement. Mais du point de vue de l'homme, il y a quand même quelque chose

du même ordre dans cette violence faite aux femmes...

S. de B.: Je crois que c'est tout à fait différent. Parce que le type qui bat sa femme, il le fait dans la séduction, il pense que c'est normal de la battre. Peut-être même qu'il l'aime bien! Tandis que celui qui viole, c'est vraiment une espèce de revanche méchante, une vengeance contre la liberté de la femme et contre toutes les femmes. Ce sont deux choses tout aussi répréhensibles, mais très différentes.

«Un des bénéficiaires que l'oppression assure aux oppresseurs c'est que le plus humble d'entre eux se sent supérieur: un «pauvre blanc» du Sud des U.S.A. a la consolation de se dire qu'il n'est pas un «sale nègre»; et les Blancs plus fortunés exploitent habilement cet orgueil. De même le plus médiocre des mâles se croit en face des femmes un demi-dieu. (...) Pour tous ceux qui souffrent de complexe d'infériorité, il y a là un liniment miraculeux: nul n'est plus arrogant à l'égard des femmes, agressif ou dédaigneux, qu'un homme inquiet de sa virilité».

S. de B.
in *Le deuxième sexe*, pp. 28 et 29

LVR: Que peut-on faire contre le viol, d'un point de vue légal?

S. de B.: En France, maintenant, on a obtenu que les violeurs passent devant les Assises. Par conséquent, ils sont parfois condamnés à des années de prison. Bien entendu c'est rare, parce qu'ils se débattent et disent toujours que la femme était plus ou moins consentante. Ça pose aussi un problème aux femmes de gauche, qui se disent: «Nous n'allons pas utiliser la justice bourgeoise». Je trouve qu'elles ont tort. Si on ne se défend pas, en un sens on consent globalement, au nom des institutions, à ce que l'homme puisse nous violer.

Bien sûr, dans les commissariats, c'est épouvantable quand une femme vient se plaindre pour viol. Elle est vraiment brimée et insultée, comme au procès lui-même. C'est souvent atroce pour les femmes. Mais enfin, de temps en temps, on arrive malgré tout à arracher un verdict contre les violeurs. Dans la mesure où ça peut les dissuader un peu, c'est important.

L'amour

LVR: Votre couple avec Sartre a été, je pense, un idéal pour bien des femmes. Par contre, je n'ai jamais entendu un homme citer votre couple comme un idéal à atteindre. Comment pouvez-vous expliquer ça?

S. de B.: Je pense que ça leur est beaucoup plus facile de courir et de mentir que ça l'est aux femmes. Par conséquent, ils ne veulent pas se donner la peine d'avoir un rapport translucide avec leur femme. Ils pensent que c'est aussi bien de garder leurs histoires pour eux. Quelquefois, ils détournent la chose. Mais il y a une manière de raconter à sa femme ses exploits amoureux qui est une insulte supplémentaire pour elle - et qui n'est pas du tout de la transparence. Il faudrait qu'ils acceptent que leur femme ait des histoires et les leur raconte. Alors ça, je crois que très peu d'hommes en sont capables. Ils n'en ont pas du tout envie; d'une manière, ce serait sanctionner la liberté de la femme. Eux ont tout de même le beau rôle, et font quand même partie de la caste privilégiée: ils peuvent faire ce qu'ils veulent et ils peuvent se taire.

«Parmi les artistes et écrivains féminins, on compte de nombreuses lesbiennes. Ce n'est pas que leur singularité sexuelle soit source d'énergie créatrice ou manifeste l'existence de cette énergie supérieure; c'est plutôt qu'absorbées par un sérieux travail, elles n'entendent pas perdre leur temps à jouer un rôle de femme ni à lutter contre les hommes. N'admettant pas la supériorité mâle, elles ne veulent ni feindre de la reconnaître ni se fatiguer à la contester; elles cherchent dans la volupté détentée, apaisement, diversion. (...) Elles peuvent s'aimer dans l'égalité.»

S. de B.
in *Le deuxième sexe*, pp. 492-503

Les femmes et la création

LVR: Dans le *Deuxième sexe*, vous disiez que la création était impossible pour les femmes si elles ne devenaient pas des êtres humains à part entière. Vous disiez par exemple, et je cite, «qu'une femme ne pouvait écrire *Guerre et paix*, que les *Hauts de Hurlevent* c'est moins bon que *Les frères Karamazov*». Diriez-vous la même chose maintenant? Est-ce que les femmes ont pris possession de leur création?

S. de B.: Je pense qu'elles avaient déjà pris possession de leur création avant, et que j'ai peut-être été un peu sévère. Finalement, en relisant George Eliot, je trouve que ses livres valent bien ceux de Dickens, et que c'est peut-être parce qu'elle était une femme qu'elle n'a pas été mise au pinacle comme lui l'a été. Dans l'ensemble je pense qu'en effet, il y a une difficulté pour les femmes - et

Virginia Woolf l'a dit avant moi - de ne pas avoir «une chambre à soi». Et encore, la création littéraire est la plus facile puisqu'elle ne demande qu'un bout de table, un peu de papier et un stylo. Tandis que la création artistique, être sculpteur ou peintre, est pour une femme quelque chose de terriblement difficile. Mais là aussi les femmes s'évadent de plus en plus: par exemple, il y a maintenant en France beaucoup de femmes metteuses en scène de cinéma.

vous avez aidé Violette Leduc». Et elles m'envoient des choses d'une médiocrité épouvantable. Violette Leduc avait un grand talent, peut-être qu'elle serait arrivée, d'ailleurs, même sans mon appui.

LVR: Elle prétend le contraire, en tout cas, dans ses livres...

S. de B.: Oui, elle le dit et elle le pense sans aucun doute. Mais ça n'est pas tellement sûr: elle avait au contraire du talent, quelque chose à dire, une espèce de génie.



Paris, 1954 *

LVR: Il y a une femme avec qui vous avez eu des rapports particuliers, c'est Violette Leduc. Elle a pu écrire beaucoup grâce à vous, grâce à votre aide...

S. de B.: En écrivant son premier livre, elle ne me connaissait pas du tout. Parce que c'était bon, je l'ai en effet un peu aidée, je l'ai recommandée. Mais si elle n'avait pas eu son talent, mon appui n'aurait rien fait. Des tas de femmes m'écrivent: «Aidez-moi comme

LVR: Est-ce que vous croyez, comme on le prétend, qu'il y a véritablement une grande différence entre l'écriture des hommes et celle des femmes?

S. de B.: Pas du tout. Et même je suis tout à fait contre les femmes qui cherchent une écriture «féminine». Le langage est un outil comme les autres, il a été forgé par ce monde et il se trouve que ce monde a été masculin. Mais maintenant, il faut plutôt voler l'outil

que le transformer. Ce qu'il y a de différent, c'est la condition de la femme, qui n'est pas la même que celle de l'homme. Un livre exprime d'abord une condition: alors, en effet, un écrit féminin n'est pas le même qu'un écrit masculin, quant au contenu et quant au style. Mais je ne pense pas qu'il y ait vraiment une écriture, un langage qui doivent être différents.

Modèles et ambition

LVR: Victor Hugo a dit: «Je serai Châteaubriand ou rien». Croyez-vous que maintenant, avec tous les acquis de la lutte féministe, une femme pourrait dire par exemple: «Je serai Simone de Beauvoir ou rien»? Croyez-vous que c'est important d'avoir des modèles, des héroïnes? Parce que les femmes ont beaucoup de mal avec l'ambition...

S. de B.: Je ne sais pas si je pourrais dire que l'ambition est une très grande vertu. Ce n'est pas si mal que les femmes ne soient pas compétitives à la manière des hommes, le plus gros défaut des hommes, c'est de vouloir l'emporter sur l'autre. Et les femmes devraient éviter ça. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne devraient pas avoir une ambition au sens le plus profond du mot, c'est-à-dire souhaiter réussir leur vie, faire quelque chose de leur vie. Mais pour ça, elles n'ont pas tellement besoin de modèles. C'est un élan qui vient de l'intérieur de soi.

«Moi, mon entreprise, ce fut ma vie même, que je croyais tenir entre mes propres mains. Elle devait satisfaire à deux exigences que dans mon optimisme je ne séparais pas: être heureuse, et me donner le monde»

S. de B.
in *La force de l'âge*

LVR: Vous avez dit en 76 que peu de femmes vous avaient influencée ou marquée intellectuellement. Rediriez-vous la même chose maintenant?

S. de B.: Oh oui. Il y a une femme qui m'a un peu servi de modèle et que j'admirais, — enfin, c'était quand même très superficiel —, c'était George Eliot. Quand j'ai lu «**Le moulin sur la Floss**», j'avais 18 ans et j'ai été enthousiasmée par son héroïne, et du même coup par elle. J'avais pensé: je voudrais qu'on lise mes livres avec la même émotion que je lis le sien. Mais on ne peut pas dire que c'était vraiment une influence. C'était un peu, comme ça, une rencontre. Et si je n'avais pas eu déjà cette espèce «d'ambition» chevillée au corps, ça ne m'aurait pas touchée. De même Louise Alcott avec **Little Women**, où il y avait aussi un personnage qui m'a beaucoup touchée quand j'étais un peu plus jeune, vers 14-15 ans: c'était Jo, qui ne voulait pas être une petite femme et qui voulait écrire, faire quelque chose.



Paris, 1978: S. de B. chez elle à sa table de travail *



Photo: Coll. personnelle de S. de B.

En Chine, en 1955, entretien avec le maréchal Chen-li *

«La majorité impose sa loi à la minorité ou la persécute. Mais les femmes ne sont pas comme les Noirs d'Amérique, comme les Juifs, une minorité: il y a autant de femmes que d'hommes sur terre. (...) Il y a toujours eu des femmes; elles sont femmes par leur structure physiologique; aussi loin que l'histoire remonte, elles ont toujours été subordonnées à l'homme: leur dépendance n'est pas la conséquence d'un événement ou d'un devenir, elle n'est pas arrivée.

(...) Les prolétaires ont fait la révolution en Russie, les Noirs à Haïti, les Indochinois se battent en Indochine: l'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique; elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder; elles n'ont rien pris: elles ont reçu. C'est qu'elles n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant. Elles n'ont pas de passé, d'histoire, de religion qui leur soit propre; et elles n'ont pas comme les prolétaires une solidarité de travail et d'intérêts; il n'y a même pas entre elles cette promiscuité spatiale qui fait des Noirs d'Amérique... une communauté. Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques. la condition sociale, à certains hommes - père ou mari - plus

étroitement qu'aux autres femmes. Bourgeoises, elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires; blanches des hommes blancs et non des femmes noires. Le prolétariat pourrait se proposer de massacrer la classe dirigeante; ...même en songe la femme ne peut exterminer les mâles. Le lien qui l'unit à ses oppresseurs n'est comparable à aucun autre. La division des sexes est en effet un donné biologique, non un moment de l'histoire humaine.

(...) Outre les pouvoirs concrets qu'ils possèdent, les hommes sont revêtus d'un prestige dont toute l'éducation de l'enfant maintient la tradition: le présent enveloppe le passé, et dans le passé toute l'histoire a été faite par les mâles. Au moment où les femmes commencent à prendre part à l'élaboration du monde, ce monde est encore un monde qui appartient aux hommes: ils n'en doutent pas, elles en doutent à peine (...) refuser la complicité avec l'homme, ce serait pour elles renoncer à tous les avantages que l'alliance avec la caste supérieure peut leur conférer. (...) Il reste à expliquer que ce soit l'homme qui ait gagné au départ. (...) D'où vient que ce monde a toujours appartenu aux hommes et que seulement aujourd'hui les choses commencent à changer?»

S. de B.
in *Le deuxième sexe*, pp. 19 à 23

La psychanalyse

LVR: Dans *Tout compte fait* vous avez parlé de Malraux, que vous n'auriez pas imaginé avec un poste de ministre, et vous ajoutez que si vous aviez connu son enfance, ça vous aurait moins étonnée. Vous semblez accorder beaucoup d'importance à l'enfance pour expliquer ce qu'on devient et vous lisez beaucoup en psychanalyse...

S. de B.: Certainement. J'accorde beaucoup d'importance à l'enfance, mais ça ne veut pas dire que j'en accorde tellement à la psychanalyse. La psychanalyse a eu raison d'indiquer l'importance de l'enfance pour le devenir de quelqu'un: on ne comprend bien une personne, on ne la comprend de près, que si on l'a connue enfant ou si on a connu de près son enfance. Mais je n'accorde pas forcément beaucoup d'importance à la psychanalyse en tant que technique, métier, et manipulation des gens. C'est autre chose. Il y a des tas de choses que je n'aime pas du tout chez Freud, mais je crois que sa découverte de la sexualité infantile, de l'importance de l'enfance, sont des choses essentielles.

LVR: Quelle valeur au juste accordez-vous à la psychanalyse?

S. de B.: Alors là c'est une question...Quelle psychanalyse? Il y a des tas de psychanalystes. Dans la mesure où ils font de la théorie qui revient toujours à la même chose, «papa-maman-pénis-non-pénis», ça m'assomme. Je trouve très élémentaire la plupart de leurs interprétations. C'est intéressant quand ils arrivent à débrouiller certains cas. Il y a des livres de Freud qui sont bons, entre autres les cinq psychanalyses, encore que beaucoup de choses soient tout à fait discutables, particulièrement l'histoire de Dora; parce qu'il était horriblement misogyne, il n'a rien compris à cette histoire. Cela a été discuté des tas de fois, mais je pense que les psychanalystes s'obstinent à ne rien comprendre aux femmes. Ils ont gardé le schéma freudien, et je crois que c'est absolument stupide, pratiquement.

Critiques et adversaires

LVR: Vous avez dit: «Je suis sensible aux blâmes et aux louanges». Quelles sont les critiques qui vous blessent le plus? Est-ce possible qu'une critique vous blesse?

S. de B.: Non. Pas les critiques des critiques. Les critiques qui m'intéressent le plus sont celles de gens éclairés, de mes ami-e-s ou de gens qui m'écrivent et qui me font des observations, des remarques. Mais les critiques proprement dits, à l'heure qu'il est en tout cas, il n'en est pas un seul dont l'avis compte pour moi.

LVR: Vous avez dit à Francis Jeanson en 65 que vous n'aviez pas de véritables adversaires. Est-ce encore le cas maintenant?

S. de B.: Non, parce que je suis beaucoup plus engagée dans le féminisme que je ne l'étais, alors maintenant j'ai beaucoup

d'adversaires. De toute façon, en 65 j'étais un peu naïve; je sais aujourd'hui que des tas de gens me considéraient déjà à l'époque comme une folle, une excentrique, une dissolue, une dévoyée, etc. Célibataire, sans enfant, enfin c'était atroce. Ce sont des gens qui me détestent, plutôt que des adversaires parce qu'un adversaire suppose un combat.

Je dirais maintenant que j'ai des adversaires parce que je représente quelque chose dans le féminisme, et qu'il y a beaucoup d'antiféministes, hommes et femmes. Les adversaires visibles sont souvent des femmes alors que les hommes sont toujours, comme d'habitude, globalement méprisants.

«Jamais on ne savait d'avance ce qu'on était en train de faire».
in *Le sang des autres*

LVR: Quand vous dites «adversaires», vous suggérez donc une argumentation construite, intelligente....

S. de B.: Elle n'est jamais intelligente..! (rires) Elle est quelquefois construite, mais vous savez, elle repose toujours sur des bases très simples, antiféministes: «Il faut avoir des enfants, il faut se subordonner à l'homme, l'homme est quand même supérieur...»

LVR: Comme Suzanne Lilar qui a écrit un livre contre «Le deuxième sexe»...?

S. de B.: C'était absurde, ça. Elle s'appuyait sur un certain scientisme à quatre sous. Françoise d'Eaubonne a fait un très bon article pour la contester. Il y en a des comme ça, bien sûr.

Le deuxième sexe

LVR: Vous avez dit que **Le deuxième sexe** est un livre que vous défendriez contre vents et marées...

S. de B.: Oui, c'est vrai. Il y a des tas de choses à dire sur ce livre, mais je le donne tel qu'il est, avec sa date. Et je ne veux pas le ré-écrire aujourd'hui parce que, naturellement, les références seraient entièrement différentes. Les livres que j'y cite, par exemple, sont déjà très périmés.

LVR: En lisant ce livre, on se demande où vous avez pris toute la documentation sur la sexualité et sur l'homosexualité des femmes. En 1949, il y avait quand même peu de livres sur ces questions...

S. de B.: Ah si! Il y en avait quand même beaucoup.

LVR: Avez-vous formulé vos hypothèses à partir d'observations personnelles? Avez-vous fait des entrevues avec des femmes?

S. de B.: Je n'ai fait aucune entrevue. J'ai lu beaucoup de livres, j'ai fait des observations sur des femmes que je connaissais, bien sûr. Mais pas sur des questions comme la frigidité, la sexualité, parce que les femmes ne parlaient pas de ça à l'époque.

«Entre cuir et chair»

LVR: Cette célébrité que vous souhaitiez atteindre par le biais de l'écriture, vous l'avez eue, avec ses inconvénients. Cependant, vous avez toujours souhaité qu'on vous descende du piédestal sur lequel on vous avait mise. N'est-ce pas un peu contradictoire?

S. de B.: Non, ce n'est pas contradictoire. C'est absurde de supposer qu'on a des piédestaux. Ni Sartre ni moi n'avons jamais souhaité ça. Des gens ont dit qu'en publiant les lettres de Sartre, je le faisais descendre de son piédestal. Mais il n'a jamais voulu en avoir un. Camus voulait un piédestal. Sartre et moi voulions être appréciés pour ce qu'on était, dans notre réalité, dans notre humanité de tous les jours, tels qu'on est, tels qu'on vit, avec les choses qu'on fait et avec les choses qu'on ne fait pas. Dans notre vérité, autrement dit. Donc, pas de piédestal.

LVR: Vous avez dit, dans **Les mémoires d'une jeune fille rangée**, que Sartre ne pouvait pas vous faire souffrir autrement que s'il mourait avant vous. Depuis trois ans et demi, comment vous arrangez-vous avec son absence, quelle est votre vie sans lui?

S. de B.: Eh bien, on s'arrange. On fait des choses. Justement je travaille, je m'occupe de ce tournage du **Deuxième sexe**, le féminisme m'intéresse beaucoup, enfin...



Photo: Editions Gallimard

A la mort de Sartre, avril 1980

LVR: Vous êtes dans l'action?

S. de B.: Voilà, c'est ça.

LVR: Votre vieillesse se passe comment? Vous avez quatorze ans de plus qu'en 70, quand vous avez fait paraître votre essai **La vieillesse**. Cette vieillesse que vous vivez correspond-elle à ce que vous en appréhendez?

S. de B.: Je n'ai jamais appréhendé la vieillesse. J'ai parlé de la vieillesse surtout pour les autres, j'ai dit qu'elle était affreuse quand on était vraiment dans les couches défavorisées de la société. Moi, comme je suis très favorisée, la vieillesse ne me gêne pas beaucoup. Je me porte bien, je vis confortablement, j'ai beaucoup d'intérêts encore dans la vie.

Simplement, il me semble qu'on ne souligne jamais assez la chose la plus importante dans la vieillesse, qui est le manque d'avenir. Vous ne pouvez pas vous lancer dans de grandes entreprises, vous savez qu'il faut vivre avec votre acquis, au jour le jour, et non plus vivre dans l'avenir. Et c'est ça, pour moi, la chose essentielle dans la vieillesse.

Tout le monde ne le sent pas comme ça: il y a des tas de gens qui ont vécu autrement que moi, et d'autres qui sont malades. Je n'ai pas ces inconvénients-là. Simplement, ce qui me gêne - enfin, ça ne me gêne même pas, je sais que c'est comme ça - ce qui change ma vie, si vous voulez, de ce qu'elle était quand j'avais cinquante ans, c'est qu'à ce moment-là, je pouvais vivre dans un avenir quasi illimité. À cinquante ans, on ne se dit pas: «J'ai encore trente ans de vie». On pense que c'est pour toujours. Mais à mon âge, quand on regarde dix ans plus tard...

«J'aime la jeunesse: je souhaite qu'en elle se continue notre espèce et que celle-ci connaisse des temps meilleurs. Sans cet espoir, la vieillesse vers laquelle je m'achemine me semblerait tout à fait insupportable».

S. de B.
in *La vieillesse*

LVR: Vous avez dit, dans le film de Josée Dayan sur vous: «On pourrait dire que je suis un peu éteinte»...

S. de B.: C'était en réponse à un ami qui me demandait si je ne l'étais pas complètement! (rires)... Alors je lui ai dit que je l'étais peut-être un peu...

LVR: Je pense que vous parliez de la mort, de la révolte. Vous disiez que ce n'est plus comme avant, «la pleine lumière ou l'obscurité», qu'on s'empoisonne à être toujours dans la révolte, et qu'il y a toujours une part de consentement dans les états d'âme. Diriez-vous que vous ne consentez plus aux états d'âme?



Photo: Elle Scoop / Elwing

Paris, S. de B. chez elle *

S. de B.: Je consens aux états d'âme, mais ils ne sont peut-être plus les mêmes... (rires) Par exemple, la révolte est vaine. Pas la révolte humaine contre l'oppression, contre les hommes, mais la révolte contre la condition humaine, c'est complètement vain. Alors je suis fatiguée... (rires)

LVR: Vous n'avez plus écrit de fiction après **La femme rompue** en 1968. Et dans **La vieillesse**, vous citez Mauriac qui dit que, quand on est vieux, il n'y a plus de place pour des personnages de fiction. Est-ce que ça signifie que l'imaginaire a un âge?

S. de B.: Peut-être. Peut-être que l'imaginaire a un âge. Peut-être qu'en effet il vient un moment, quand on n'a plus beaucoup d'avenir, où on s'intéresse beaucoup moins à imaginer la vie des autres comme on le faisait quand on était jeune. C'est peut-être ça, je ne sais pas. J'ai écrit là-dessus tant que j'ai pu dans **La vieillesse**, et j'ai constaté qu'en fait, chez les romanciers, ceux qui écrivaient encore des romans après soixante ans étaient très rares. Quelques-uns commencent au contraire à être romanciers à soixante ans, on pourrait en citer trois ou quatre, mais ils sont très peu. Souvent, même des grands romanciers comme Thomas Hardy, à partir de cet âge-là, écrivent des poèmes, des mémoires, mais plus des romans proprement dits.

LVR: Mais il n'est quand même pas exclu, s'il vous venait une idée de fiction, que vous le fassiez volontiers...

S. de B.: Certainement. Rien n'est exclu. Non, bien sûr.

LVR: Vous avez écrit dans **La vieillesse**: «Contrairement à ce que conseillent les moralistes, il faut souhaiter conserver dans

le grand âge des passions assez fortes pour qu'elles nous évitent de faire un retour sur nous. La vie garde un prix tant qu'on en accorde à celle des autres à travers l'amour, l'amitié, l'indignation, la compassion». Je retiens l'indignation, parce qu'on a lu de vos articles récents sur les mutilations sexuelles, sur la loi antisexiste, et vous ne mâchez pas vos mots...

S. de B.: Non, bien sûr! (rires). Si je me porte bien dans ma vieillesse, c'est certainement parce que je suis encore capable de passions, d'indignation, d'amitié. Je pense que c'est très important.

LVR: Ce ne sont pas les paroles de quelqu'une «d'un peu éteinte»...

S. de B.: Non, en effet! (rires)

LVR: Vous avez dit aussi: «Je ne veux pas devenir une grande vieillarde». Que vouliez-vous dire?

S. de B.: Je voulais dire une «potiche»! (rires) C'est quand on commence à vous traiter comme un monument national, comme une potiche. On vous demande trop de signatures, ou de présider des trucs et finalement, ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites, n'a plus aucune importance. On veut simplement votre nom. C'est ce que j'appelle une potiche.

LVR: Alors que vous rester dans le présent, et toujours reviser ce que vous avez dit et fait?

S. de B.: Absolument. 🐘

Une entrevue de
HÉLÈNE PEDNEAULT
MARIE SABOURIN

* Les photos marquées d'un * sont tirées de **Simone de Beauvoir et le cours du monde**, Claude Francis et Janine Niepce, Ed. Klincksieck, Paris, 1978

Remerciements

La Vie en rose remercie particulièrement **Cathy Bernheim, Madeleine Gobeil, Françoise Pasquier, Lella Sebban**, les femmes du **Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir** et de l'**Agence Femmes Information** pour leur aide, leur témoignage de tendresse envers Simone de Beauvoir et le temps qu'elles nous ont accordé. **Dominique Doan** pour la prise de photos et le travail qui a précédé et suivi (ainsi que pour le souper...). **Célia Bertin, Denise Boucher, Marie Cardinal, Marie Denis et Benoîte Groult** pour nous avoir parlé de Simone de Beauvoir. (N.B. Les entrevues de Marie Cardinal et Célia Bertin seront publiées dans notre numéro d'avril). **Nancy Huston** pour avoir témoigné d'une manière plus élaborée. **Marie-Françoise Losay** des Éditions Gallimard à Montréal pour la documentation photographique et les livres de Simone de Beauvoir.

Témoignages

Marie Denis

in *La Revue Nouvelle*

«Simone de Beauvoir est possédée. Pas tant de l'écriture que de la chose à dire, de la réalité à faire connaître de l'expérience à crier au monde. Joie et douleur. Simone de Beauvoir est un chantre de la vie dans ce qu'elle a de meilleur et de pire. (...) C'est avec des mots de gourmandise que Simone de Beauvoir fait comprendre sa passion des choses: «Cet univers que nous habitons, s'il était tout entier comestible, quelle prise nous aurions sur lui!» (*Mémoires d'une jeune fille rangée*). Parlant de fruits, elle avait dit: «Par ma bouche, le monde entraît en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains». (...) Simone de Beauvoir a un don incomparable pour dire le sentiment de la nature, ce cadeau de jour en jour, pour dire aussi les lassitudes, les petites incompréhensions, les doutes, tout ce cinéma intérieur qui fait la trame des jours et leur prix. Mais que

la vie soit faite de bonheurs intermittents, peut-être Simone de Beauvoir n'en conviendrait-elle pas: la force du désir est en elle si intense que sa réalisation ne peut à aucun moment être mise en question. D'où le sentiment d'allégresse que son oeuvre communique».

Francis Jeanson

in *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*

«C'est une tailleurse de vie (...) une femme qui a entrepris de vivre à plein selon ses propres exigences - et l'une d'entre elles est précisément et l'une d'entre elles est précisément de communiquer avec ses semblables, de leur dire sa propre expérience, sans la moindre concession, avec la plus rigoureuse honnêteté. (...) Cette conscience n'a jamais eu le goût de la facilité: une folle exigence vis-à-vis d'elle-même semble avoir été le premier de ses dons.»

Marie Cardinal

«C'est marquant, *Le deuxième sexe*, à l'époque où je l'ai lu, ne m'a pas touchée. J'étais toute jeune, j'avais vingt ans. J'ai été dix fois plus touchée par ses mémoires. Mais il était nécessaire qu'elle écrive *Le deuxième sexe* pour que ça soit un ouvrage de référence. C'est une femme très importante qui nous a rendu service, qui a aussi rendu service aux hommes, par le fait d'être comme elle est et de n'avoir jamais tourné sa veste. Et comme c'est une femme intelligente et cultivée, elle enlève les griffes des mecs. Qu'est-ce que tu veux dire à un discours pareil, aussi bien informé? Tu dis des choses bêtes, c'est tout. S'ils nient ou s'ils ne veulent pas discuter de ça intelligemment, ils deviennent totalement stupides. Les femmes devraient faire comme ça à propos de tout, dans tous les domaines».

Jean-Paul Sartre

in *Les lettres au Castor*

«Vous êtes l'armature de ma vie, ma conscience et ma raison. (...) Tout ce que je suis de bien, c'est à cause de vous que je le suis».



S. de B. et Jean-Paul Sartre à Juan-les-Pins, en 1935 *

Photo: Coll. personnelle de S. de B.

Célia Bertin

«C'était en 38 ou 39, juste avant la guerre. Elle a été mon professeur pendant deux ou trois mois. Il y avait deux classes de philo et j'étais dans la mauvaise, c'est-à-dire celle où n'enseignait pas Simone de Beauvoir. Mais mon professeur a perdu son père, est tombée malade et on a mis les deux classes ensemble. Tout à coup, moi qui avais attendu avec impatience d'étudier la philosophie et qui avais tellement été déçue, quand j'ai suivi les cours avec Simone de Beauvoir, j'ai été ravie. C'était des cours magistraux tout ce qu'il y a de plus traditionnel mais elle était tellement fascinante que les filles la suivaient dans la rue pour savoir où elle habitait, ce qu'elle faisait. On ne savait pas grand-chose d'elle. À ce moment-là, on ne savait à peu près pas qui était Sartre, et de Beauvoir n'avait pas encore publié *L'Invitée*. Elle le fera en 43.»



Paris, 1938 : S. de B. et ses élèves dans la cour du lycée Molière *

Photo - Coll. personnelle de S. de B.



Photo - Editions Gallimard

Denise Boucher

«Je ne veux rien manquer de ma vie. Nous ne voulons rien manquer de notre temps. Ma liberté exige pour s'accomplir de déboucher sur un avenir concret.

C'était les années cinquante. Ce que je lisais. Simone de Beauvoir nous conviait à la FÊTE. Du TRAVAIL.

C'était ma jeunesse. L'avenir était bouché. Mais il y avait des mots qui circulaient: résistance, libération, liberté, amours libres. Chacune est responsable de sa vie. Entre l'être et le néant, entre le diable et le bon dieu, Simone de Beauvoir et ses amis choisissaient l'être humain. Entre le passé et le présent, ils choisissaient l'avenir. Et Simone de Beauvoir réussissait à faire penser l'existentialisme au-dessus de ses moyens. Elle allait devenir l'être le plus important de notre époque. Nous allions recommencer le monde selon nos désirs et nos besoins. En défatant aussi la prétendue sagesse des nations. Celle dont la forme la plus basse et la plus honteuse mène au désespoir en recouvrant la bêtise de: «c'est humain», «loin des yeux, loin du cœur», «pour vivre heureux vivons cachés», «tout passe, tout casse, tout lasse».

Il s'agissait, pour trouver la réalité, de défaire tous les clichés, tous les mensonges. Pour faire apparaître la vie. Il s'agissait bien de vivre. Je m'en suis aperçue Simone de Beauvoir. Merci. J'ai été votre enfant, votre fille, votre soeur. Et vous êtes venue à pleine page, dans les journaux, du temps des malheurs des Fées. Je vous aime Simone de Beauvoir. Vous êtes ma maîtresse à penser.»

Benoîte Groult

«Je l'ai vue cinq ou six fois. Elle m'impressionne énormément. On me dit quelquefois: vous avez du courage d'être féministe. Mais je n'ai aucun courage! D'abord, ça me donne une amitié et une reconnaissance de la part des femmes, je gagne ma vie avec ça, je ne suis même pas mal vue. Alors, quel courage? Tandis que Simone de Beauvoir, qu'est-ce qu'elle a pris! Vraiment, on l'a traitée de tous les noms, on l'a mise à l'index. C'est elle qui a été courageuse. Je l'admire infiniment.»

Violette Leduc

«Je m'asseyais près de la porte du Flore, à gauche; une pèlerine tombait doucement sur mes épaules quand j'entrais. Paralysée, éblouie, frappée de stupeur, je regardais, je buvais à la source: sa présence. Je m'enfermais dans sa pèlerine, je voyageais sur un visage. J'émigrerais, j'atterrissais sur deux yeux, un nez, une bouche. Je devins papillon, je n'avais qu'une heure à vivre. Je voltigeais au-dessus de son front, une place. (...) Je l'ai tant regardée avant de lui parler. Le sait-elle, mes haltes pour elle?»



Paris, 1945: au Café de Flore *

J'avais lu le nom de Simone de Beauvoir, le titre de son roman «L'invitée» dans le bureau d'un agrégé. Il mit le livre dans mes mains. C'était plus qu'une émotion. Je lisais, je relisais le nom, le titre: une femme écrivait à la place de millions de femmes comme si toutes les femmes étaient capables d'écrire. (...)

Sa coiffure, une construction. Un diadème, ses cheveux tirés en arrière, ramenés en arc de cercle au milieu de la tête. Elle l'ignore, c'est un hommage à son grand front. Son front: oui, une plage. (...) Je cache mes mains sous la table, je vois de mieux en mieux une femme-écrivain. (...) Simone de Beauvoir écrivait un livre: où? Dans l'oxygène que je respirais. Une dizaine de mètres séparaient sa main qui tenait un stylo de ma main qui tenait une cigarette. Une femme, vêtue comme tout le monde écrivait ses livres en public mais elle ne regardait pas autour d'elle. Elle s'effaçait sous l'effort. Non, ce n'était pas du cinéma».

VIOLETTE LEDUC
in *La Folie en tête*, 1970, pp. 39 à 44

- Allô, dis-je d'une voix morne. Je comptais sur mes doigts. Dix-neuf heures s'étaient écoulées depuis notre démarche au Café de Flore. (...)

- Allô, Violette? Simone de Beauvoir a lu votre texte la nuit dernière. Elle veut vous voir. Appelez maintenant au Flore.

- Que je l'appelle?
Je répétais sans comprendre. Je raccrochai. Le plancher de la cabine s'ouvrit, je tombai dans une mine. Je cueillais des étoiles, ou bien elles se posaient sur mes mains. La lueur bleue des anthracites me renvoya sur le plancher.

J'appelai le café. On la cherchait. Valait-il mieux vivre ou disparaître?

- J'aime vos souvenirs, me dit-elle, et je voudrais vous en parler. Voulez-vous demain à quatre heures au premier étage du Flore?

- Oui, ai-je répondu anéantie. Je raccrochai avec brutalité, plus rien n'était à sa place. Je tremblais... Je disais oui, oui et encore oui à l'appareil silencieux. Ma vie, jusque-là: une lancée pour ce oui, un élan vers ce oui.

VIOLETTE LEDUC
in *La Folie en tête*, pp. 58-59

«C'est elle qui m'a aidée à écrire mes livres, j'ai continué d'écrire pour elle. (...) Elle me donne ce qu'elle me promet. Elle m'insufflé la force d'écrire sans que j'écrive (...) Ce qu'elle donne, elle le donne une fois pour toutes. Ce qu'elle ne donne pas, elle ne le donnera jamais. Je l'ai compris.»

VIOLETTE LEDUC
in *La Folie en tête*, pp. 77-92-93

Bibliographie ¹

Oeuvres de Simone de Beauvoir.

- 1943: **L'invitée** (roman)
 1944: **Pyrrhus et Cinéas** (essai)*
 1945: **Le sang des autres** (roman)
 Les bouches inutiles (théâtre)*
 1946: **Tous les hommes sont mortels** (roman)
 1947: **Pour une morale de l'ambiguïté** (essai)
 1948: **L'Amérique au jour le jour** (essai)
 1949: **Le deuxième sexe**, tomes I et II (essai)
 1954: **Les mandarins** (roman - Prix Goncourt)
 1955: **Privilèges*** (essai repris sous le titre «Faut-il brûler Sade?») **1957: La longue marche** (essai sur la Chine)*
 1958: **Mémoires d'une jeune fille rangée** (essai-autobiographie)
 1960: **La force de l'âge** (essai-autobiographie en 2 tomes)
 1962: **Djamila Boupacha** (témoignage)*
 1963: **La force des choses** (essai-autobiographie en 2 tomes)
 1964: **Une mort très douce** (récit sur la mort de sa mère)
 1965: **Que peut la littérature?** (en collaboration - Coll. Le monde en 10/18)
 1966: **Les belles images** (roman)
 1968: **La femme rompue** (nouvelles)
 1970: **La vieillesse** (essai)
 1972: **Tout compte fait** (essai-autobiographie)
 1979: **Quand prime le spirituel** (roman écrit entre 1935 et 37, inédit jusqu'à ce jour)
 1981: **La cérémonie des adieux** suivi de **Entretiens avec Jean-Paul Sartre** (essai-autobiographie)

* Les titres marqués d'un * sont pratiquement introuvables.

En plus du Prix Goncourt, Simone de Beauvoir reçut en 1983 le Prix Sonning du Danemark pour l'ensemble de son oeuvre. Ses livres sont publiés chez Gallimard et la majorité se retrouvent dans la collection de poche Folio.

Préfaces et articles écrits par Simone de Beauvoir

Préface de **Le sexisme ordinaire**, Éditions du Seuil, Coll. Libre à elles, 1979. (Recueil des chroniques du même nom dans les **Temps modernes**, de Cathy Bernheim et Liliane Kandel, entre autres).
À propos de la mutilation sexuelle des femmes, préface à **L'enterrée vive**, de Renée Saurel, Éditions Slatkine. Reproduite dans *Les nouvelles littéraires* du 29 octobre 1981.
La femme, la pub et la haine, in *Le monde*, 4 mai 1983 (sur la loi antisexiste).

Entrevues avec Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir raconte l'histoire des «Carnets de la drôle de guerre» de Jean-Paul Sartre, Pierre Bénichou, Nouvel Observateur, 25 mars 1983.
Simone de Beauvoir et le 8 mars: le féminisme n'est pas menacé, par Josyane Savigneau et Christiane Chombeau, *Le Monde*, 6-7 mars 1983.
Beauvoir par elle-même, Catherine David, Nouvel Observateur, 22 janvier 1979.
Entretien avec Simone de Beauvoir, Pierre Viançon-Ponté, *Le Monde*, 10 janvier 1978.

Livres consacrés à Simone de Beauvoir

Les écrits de Simone de Beauvoir (La vie - L'écriture), avec en appendice **Textes inédits et retrouvés**, par Claude Francis et Fernande Gonthier, Éd. Gallimard, 1979. (On ne saurait trop recommander ce livre volumineux (610 pages) et bien fait (mais cher, près de 40\$). Il contient une des bibliographies les plus complètes qui soient de ce que nous appellerons «l'oeuvre parallèle» de Simone de Beauvoir, qui consiste en articles, conférences, préfaces et interviews. 271 pages sont consacrées à sa chronologie avec l'aide de l'autobiographie écrite par Simone de Beauvoir, et les 339 autres pages sont des textes «retrouvés» comme par exemple, deux chapitres inédits de **L'invitée** et un article sur **Brigitte Bardot ou le syndrome de Lolita**. Passionnant.)

Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens avec la féministe allemande Alice Schwarzer, de 1972 à 1982. Éd. Mercure de France, 1984. (le plus récent)

Le néo-féminisme de Simone de Beauvoir, Jacques J. Zéphir, Éd. Denoël/Gonthier, 1982.

Simone de Beauvoir, A Life of Freedom, Carol Ascher, Beacon Press, 1981.

Simone de Beauvoir, Intégrale du film de Josée Dayan et Malka Ribowska, Éd. Gallimard, 1979.

Simone de Beauvoir face à la mort, Jean-Raymond Audet, 1979.

Simone de Beauvoir et le cours du monde, Claude Francis, Éd. Klincksieck, 1978 (très bel album de photos).

La nature chez Simone de Beauvoir, Claire Cayron, Éd. Gallimard, 1973.

Simone de Beauvoir ou le souci de différence, Chantal Moubachir, Éd. Seghers, Coll. Philosophes d'aujourd'hui, 1972.

Le malentendu du Deuxième sexe, Suzanne Lilar, Presses Universitaires de France, 1970. (Elle aurait pu se passer de l'écrire mais si vous voulez rigoler... Comme dirait S. de B.: «Il y en a des comme ça...!»)

Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Francis Jeanson, Éd. du Seuil, 1979. (Particulièrement passionnant)

Simone de Beauvoir, Madeleine Chapsal, Éd. Julliard, Coll. Les écrivains en personne.

Et aussi:

Lettres au Castor, Tomes I et II, Lettres de Jean-Paul Sartre à Simone de Beauvoir, de 1926 à 1963, Éd. Gallimard, 1983.

La folie en tête, Violette Leduc, Éd. Gallimard, Coll. Folio n°483, 1970. (Autobiographie où elle parle tout au long de Simone de Beauvoir)

Articles écrits sur Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir, numéro spécial du *Magazine littéraire*, n°145, février 1979.

Simone de Beauvoir ou la volonté du bonheur, Marie Denis, in *La revue nouvelle*, n°7-8, juillet-août 1982, Bruxelles.

¹ Bibliographie non exhaustive. Jusqu'à 1979, tous les écrits de S. de B. et tous les textes écrits sur elle sont compilés dans **Les écrits de Simone de Beauvoir**, de Claude Francis et Fernande Bonthier, premier ouvrage de référence.

Les enfants de Simone de Beauvoir

par Nancy Huston

Il y a une réticence et une difficulté à dire quoi que ce soit qui puisse entacher l'image de cette «mère» du Mouvement des femmes qu'est Simone de Beauvoir, dans la mesure où nous sommes toutes ses filles spirituelles. Par là je veux dire non seulement que nous puisons dans ses écrits de l'inspiration personnelle (d'une certaine façon, relire le **Deuxième Sexe** aujourd'hui, c'est retrouver les germes de presque tout ce que nous avons pu écrire depuis: pour ainsi dire chaque paragraphe semé par S. de B. a fleuri plus tard en un livre de quelqu'une d'autre), mais que cette œuvre a contribué, très concrètement, à créer les conditions nécessaires pour l'avènement du néo-féminisme: elle a changé le contexte idéologique, et du coup institutionnel, de notre époque.

En ce qui me concerne, l'image «idéale» que j'ai eue pendant longtemps de S. de B. était précisément cela: d'elle, je me faisais une

idée. Idée composée de tout ce qui appartenait au savoir commun à son sujet: qu'elle a mené la vie la plus pleine qu'on puisse imaginer, bénie non seulement par l'intelligence mais par l'énergie, la santé physique et morale qu'il fallait pour que cette intelligence puisse éclore; qu'elle a énormément voyagé, connu de grandes amitiés et défendu de grandes causes politiques; qu'elle a été comblée d'honneurs, traduite dans toutes les langues et admirée dans le monde entier... Et puis, bien sûr, il y avait le couple formidable qu'elle formait avec Jean-Paul Sartre: deux monstres de génie qui ont témoigné pendant cinquante ans d'un amour et d'un respect incontestables l'un pour l'autre, même si lui a profité plus souvent qu'elle de la liberté sexuelle dont ils s'étaient dotés d'un commun accord...

Mais depuis que j'ai essayé, en sillonnant l'œuvre romanesque et autobiographique de l'auteur du **Deuxième Sexe**, de saisir quelque chose de la **réalité** de cette femme, l'idée que je me faisais d'elle s'est trouvée progressivement démentie, ou du moins mise en question. Cela m'a ébranlée, et ce que j'ai cherché à transcrire ici c'est un peu de cet ébranlement. Non pas pour «brûler mon idole» (non pas pour «assassiner la mère»), mais pour tenter de la faire descendre, tout doucement, de son piédestal.

Entre 1949, date à laquelle fut publié le **Deuxième Sexe**, et 1970, date qui marque la renaissance du féminisme en France, S. de B. a changé d'avis au sujet de la lutte des femmes; notamment elle a cessé de croire qu'il fallait surordonner celle-ci à la lutte des classes, et que le socialisme mettrait fin comme par magie au sexisme. Sur certains points cependant, elle est demeurée fidèle à ses prises de position initiales. Dans une interview récente, par exemple, elle a déclaré (je cite de mémoire): «Le néo-féminisme n'est pas du tout mort, il se porte très bien; il s'est égaré pendant un moment dans l'impasse de la Différence mais maintenant il s'en sort».

Ce que recouvre ici le mot «Différence», c'est un courant du mouvement des femmes

en France qui s'étend depuis Annie Leclerc jusqu'à la feue revue **Sorcières** en passant par Hélène Cixous et Luce Irigaray, et qui a tenté d'explorer et de revaloriser une certaine spécificité féminine, presque toujours axée sur le **corps** (et son éventuel retentissement dans le **corpus** littéraire): règles, grossesses, accouchements, temps cyclique; rapport différent à l'autre parce qu'on peut recevoir l'autre dans son corps, ou parce qu'on peut produire de l'autre avec son corps; rapport différent par conséquent à la nature, à la culture et au langage. Dans ces textes revenaient souvent, marqués d'un signe plus au lieu d'un signe moins, les thèmes de l'excès, du gaspillage, du bavardage, du don, du liquide, de l'insaisissable, de l'émotif – larmes, rires et pieds de nez opposés à la Raison.

Cela n'avait pas de quoi enchanter Simone de Beauvoir, elle qui a résumé, dans le premier chapitre du **Deuxième Sexe** («Les Données de



Photo: Gisèle Freund

Paris, 1968



Nancy Huston

Photos: Dominique Doan

la biologie») tous les inconvénients qu'il y avait pour un esprit à habiter un corps femelle: dix pages à vous faire dresser les cheveux sur la tête. tant est vive leur évocation du cycle oestral, qui «s'accomplit chaque mois dans la douleur et le sang», du «travail fatigant» de la gestation, des dangers mortels de l'accouchement, pour aboutir à la conclusion peu réjouissante selon laquelle la femme «est de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus violemment cette aliénation».¹

L'aliénation de la femme, pour Simone de Beauvoir, c'est sa subordination à l'espèce. «C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique (...) puisque tout son organisme est orienté vers la perpétuation de l'espèce»²; «La femme, comme l'homme, est son corps: mais son corps est autre chose qu'elle».³ Ces faits ne devraient-ils en rien infléchir la manière qu'ont les femmes d'appréhender la réalité, d'entrer en interaction avec autrui, de lire ou d'écrire un livre, de concevoir le temps? Ne sont-ils que des handicaps et rien d'autre, autant d'obstacles sur le chemin de l'humanisation de la femme?

«L'impasse de la Différence»... Or il se trouve que ce sont ces faits-là – ce destin, cette orientation, cette aliénation de la femme – que Simone de Beauvoir a refusés pour elle-même. Ce refus (qu'aucune femme ne devrait avoir bien sûr à justifier), elle l'a exprimé dans les termes suivants: «Si je n'ai pas eu d'enfants, c'est parce que je ne voulais avoir que des rapports choisis, avec des êtres choisis.» Ainsi, selon son système de valeurs personnel, l'individu doit l'emporter sur l'espèce, l'esprit sur le corps, le choix sur la contingence, la nécessité sur la gratuité, ou – pour employer la terminologie maintenant un peu désuète de la «morale existentialiste» qui guidait la pensée de Simone de Beauvoir en 1949 – la transcendance sur l'immanence.

«Je n'ai jamais regretté de ne pas avoir eu d'enfants, dans la mesure où ce que je voulais faire c'était d'écrire», a dit S. de B. dans une autre interview. Et gare à ceux qui sortiraient le cliché fatigué selon lequel les livres d'une femme sont un pis-aller pour les enfants qu'elle n'a pas eus: S. de B. souligne à juste titre, dans le *Deuxième Sexe*, que pour beaucoup de femmes les enfants sont un pis-aller pour les livres qu'elles n'ont pas écrits ou pour les choses qu'elles n'ont pas accomplies.

Et pourtant Sartre lui-même recourt, sans doute malicieusement, à cette métaphore: «Savez-vous, écrit-il dans une lettre à Simone de Beauvoir, ce que Jules Renard dit des castors: «Le castor qui a l'air d'accoucher d'une semelle de soulier». Cela me demeure un peu obscur (...). À moins qu'il ne parle de votre belle petite chaussure que je me réjouis de lire dans quelques jours». Et S. de B. de préciser en note que **chaussure** est le «nom que nous donnions à nos écrits, par allusion au **Golden Pot** de Stephens où les Lépricornes fabriquent de petites chaussures»⁴.

Ici, par un enchaînement de clins d'oeil littéraires et de codes intimes, le castor

devient une mère. Mais l'acception argotique de ce mot en français est tout autre, comme Sartre le savait bien: dans une autre lettre (et toutes ses lettres à S. de B. commencent par les mots «Mon charmant Castor»), il parle de «ces plaisantes demi-putains – il faudrait dire en beau langage: demi-castors – qui se font tripoter par les soldats»⁵. En effet, un **castor** au XIX^e siècle était une «fille de mœurs légères», et un **demi-castor**, au XVII^e, une «femme de conduite déréglée», comme l'indique le **Dictionnaire érotique** de P. Guiraud⁶.



S. de B. à gauche, avec sa mère et sa sœur

Tantôt mère et tantôt prostituée, le «castor» était tout ce que Simone de Beauvoir n'était pas. Elle a refusé l'un et l'autre des modèles séculaires de la féminité: ni maman, ni putain, elle a imposé au «castor» un nouveau sens, le forçant à désigner une nouvelle manière d'être femme... même si le mot lui-même, et tous les adjectifs qui l'affublent, restent masculins.

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir nous apprend que son refus d'enfant est de très vieille date. Toute petite, en effet, elle s'est aperçue qu'«une mère de famille est toujours flanquée de son époux: mille tâches fastidieuses l'accablent. Quand j'évoquai mon avenir, ces servitudes me parurent si pesantes que je renonçai à avoir des enfants à moi; ce qui m'importait, c'était de former des esprits et des âmes: je me ferai professeur, décidai-je»⁷. Promesse tenue: au lieu de former des corps en chair et en os, Simone de Beauvoir consacrerait toute sa vie à la formation des esprits. Pour ce faire, elle choisirait d'émuler son père et non sa mère, la dichotomie corps/esprit est cette fois explicite: «Je n'étais pour lui (son père) ni un corps, ni une âme mais un esprit, dit-elle. Nos rapports se situaient dans une sphère limpide où ne pouvait se produire aucun heurt (...). Papa lui avait abandonné (à sa mère) le soin de veiller sur ma vie organique, et de diriger ma formation morale»⁸. Répartition des tâches on ne peut plus classique, et qui n'avait rien de surprenant dans une famille de la bonne bourgeoisie française au début du siècle. Seulement, la répudiation du maternel chez Simone de Beauvoir ne pouvait être sans retentissement sur son travail théorique.

Autant il peut être d'un goût douteux d'aller fouiller dans la vie privée d'un auteur pour faire une prétendue «psychanalyse» de son œuvre, autant les rapprochements s'imposent quand l'auteure a elle-même publié des milliers de pages d'autobiographie, ainsi que des romans à caractère ouvertement autobiographique. Chez S. de B. ces rapprochements sont parfois saisissants. Quand son père apprit qu'elle avait eu ses premières règles, par exemple, l'adolescente qu'elle était se «consumai(t) de honte. J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. En face de mon père, je me croyais un pur esprit: j'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déçue»⁹.

Dans le romanesque, cette perception des menstrues comme une «tare» donnera lieu à des passages comme celui-ci dans *Les Mandarins* – il s'agit des souvenirs d'une mère à propos de sa fille –: «Quand je lui expliquai qu'elle allait être réglée et ce que ça signifiait, elle m'a écoutée avec une attention hagarde et puis elle a fracassé contre le sol son vase préféré. Après la première souillure, sa colère a été si puissante qu'elle est restée pendant dix-huit mois sans saigner»¹⁰.

Et dans la théorie, S. de B. parlera des menstrues comme «cet écoulement rouge qui avait plongé la fillette dans l'horreur». Mais est-ce que la menstruation est une chose horrifiante pour toutes les fillettes ou seulement pour certaines? L'horreur est-elle une réaction «naturelle» à ce phénomène naturel, ou bien le résultat du tabou dont il a été entouré, et de la mauvaise éducation qu'ont reçue les fillettes – et leurs mères, et leurs pères – à son sujet?

Ou encore: la partie du *Deuxième Sexe* intitulée «La Mère» démarre avec une demi-page sur la contraception, suivie de **quinze pages** sur l'avortement. Soit, ce sont des questions extrêmement importantes, surtout en 1949, quand l'avortement était illégal et la contraception très insuffisante; il n'en reste pas moins que donner la priorité, dans un chapitre sur la maternité, au refus de maternité reflète d'une manière peut-être excessive les choix personnels de l'auteure. La grossesse, quant à elle, est représentée dans ce même chapitre sous des traits presque exclusivement négatifs; Simone de Beauvoir affirme que «celles qui traversent le plus facilement l'épreuve de la grossesse, ce sont d'une part les matrones totalement vouées à leur fonction de pondreuse (sic), d'autre part les femmes viriles qui ne se fascinent pas sur les aventures de leur corps (...). Mme de Staël menait une grossesse aussi rondement qu'une conversation»¹². Transparaissent, ici encore, les équations familiales femme = corps, homme = esprit: cette phrase ne suggère-t-elle pas que Mme de Staël était «femme» parce qu'elle savait mener une grossesse, et «virile» parce qu'elle savait mener une conversation?

Immédiatement après avoir pris la décision de ne jamais devenir mère elle-même, Simone de Beauvoir petite imagine ce que sera sa vie

Simone de Beauvoir

future: «Je planifierais (m)es journées dans les moindres détails, j'en éliminerais tout hasard; combinant avec une ingénieuse exactitude occupations et distractions, j'exploiterais chaque instant sans rien en gaspiller»¹³. Y a-t-il un lien entre ceci et cela? Entre le refus de maternité et le quadrillage du temps? Entre la dénégation de la «Différence» et la précipitation, l'urgence qui caractérisent le style de Simone de Beauvoir – son style littéraire, mais aussi son style de vie?

«Être toujours «dans le coup», au courant, au fait de ce qui se passe, partout et sur tous les plans. Choisir les temps modernes – le présent, l'actualité – une fois pour toutes. Se passionner pour les événements politiques et culturels, pour tous les mouvements et tous les courants d'idées; être dans ces courants, aujourd'hui et pas plus tard. Vivre la vie aussi intensément que possible, la remplir, la transcrire dans un journal intime, écrire des lettres quotidiennes détaillées pendant chaque séparation avec Sartre, ne rien rater, saisir le temps qui passe et le plaquer sur la page, le baliser inlassablement par des mots, des mots et encore des mots – Sartre: «J'ai toujours considéré l'abondance comme une vertu»¹⁴ – discuter ensemble de tout,

ne rien se cacher, devenir transparents l'un pour l'autre, tout savoir et tout dire, sur soi-même et sur le monde. Soi-même et le monde pouvaient bien se transformer; le langage rendrait compte de leurs transformations et en serait l'image en miroir. Ne jamais s'arrêter; emporter du travail partout avec soi; faire coïncider le plus étroitement possible la vie et le travail, faire de sa vie une œuvre d'art et de son œuvre d'art une vie, mener une vie exemplaire en tout et à chaque instant – non pas parce qu'on est meilleur que les autres mais parce qu'on est plus exigeant, plus efficace, sans fausse pitié, sans indulgence: moral, mais d'un moralisme dont les critères sont constamment à redéfinir, dans le libre choix de l'individu face au monde. Avant tout, agir: s'agiter, s'activer, être activiste, sans qu'aucune action jamais ne soit gratuite: tout doit compter, tout doit (pouvoir) être calculé. Et puisque la vie c'est le travail, il s'ensuit que la paresse c'est la mort: tout ce qu'on fait doit être édifiant d'une façon ou d'une autre; chaque activité doit avoir une double raison d'être, une double justification: elle doit être aimée non seulement pour elle-même mais parce qu'elle vous fait du bien, parce

qu'elle vous apporte quelque chose, parce qu'elle vous améliore – il faut fuir les zones d'ombre et foncer vers la lumière, la vérité, vivre sous un spot et être soi-même un spot, un phare qui balaie la nuit du passé et de l'avenir pour le bénéfice de ses contemporains. L'omniprésent. Le présent perpétuel. Les Temps Modernes. «Sartre vivait pour écrire; il avait mandat de témoigner de toutes choses et de les reprendre à son compte à la lumière de la nécessité; moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant»¹⁵.

Dans *La Femme rompue*, une épouse sanctionne, après vingt ans de mariage, une liaison de son mari dans l'espoir que celui-ci s'en lassera; elle assiste, impuissante, à l'écroulement de toute sa vie. Elle dit: «Mon erreur la plus grave a été de ne pas comprendre que le temps passe. Il passait et j'étais figée dans l'attitude de l'idéale épouse d'un mari idéal (...). (Peut-être la mort de mon père n'est-elle pas étrangère à ce laisser-aller. Quelque chose s'est brisé. J'ai arrêté le temps à partir de ce moment-là)»¹⁶.

A propos de cette héroïne, Simone de Beauvoir affirme (sur le dos de la couverture)



En voyage avec Sartre

Photo: Éditions Gallimard

qu'elle est «la victime stupéfaite de la vie qu'elle s'est choisie: une dépendance conjugale qui la laisse dépouillée de tout». Mais l'auteure n'est pas si distancée de son personnage que cette déclaration pourrait laisser croire. À de nombreuses reprises dans son autobiographie, elle avoue s'être identifiée à ses personnages féminins les plus démunis, les plus affligés par l'infidélité de leur mari, les plus obsédés par le vieillissement; certaines lettres de Sartre au Castor reproduisent presque textuellement les discours rassurants tenus par le mari de la femme rompue, ou par Henri, le mari de Paule dans **Les Mandarins**... Et dans **La Force des choses**, bilan de sa vie depuis la guerre rédigé en 1963, Beauvoir écrit: «Ce qui m'est arrivé de plus important, de plus irréparable depuis 1944, c'est que (...) j'ai vieilli (...). L'un après l'autre ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer les liens qui me retenaient à la terre (...). Les heures trop courtes me mènent à bride abattue vers ma tombe (...). Tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente (que je fus), je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée»¹⁷.

On a beaucoup reproché à S. de B. d'avoir terminé ce livre sur une note aussi négative; certainement son désir de «descendre du piédestal» y était pour quelque chose. Ce n'est pas toutefois sur la négativité que je voudrais insister ici, mais sur le fait que finalement, même pour les épris de l'actualité, le temps passe. La mort du père a-t-elle joué le même rôle dans la vie de S. de B. que dans celle de la femme rompue? Impossible de le savoir – mais cette impossibilité elle-même est peut-être significative: alors que Beauvoir consacre un livre entier (**Une mort très douce**) à la désintégration du corps de sa mère, elle résume en un seul paragraphe de **La force de l'âge** la disparition de son père, qui s'est pour ainsi dire volatilisé.

Il n'empêche que le temps passe. Simone de Beauvoir est devenue vieille (elle a publié un livre sur **La vieillesse**), Sartre est mort, (elle a publié **La cérémonie des adieux**), et elle mourra aussi... après quoi il ne restera plus que nous, ses filles spirituelles, pour prolonger sa tentative courageuse, folle, passionnée et pathétique pour comprendre, qui elle était.

Si, pour ma part, j'ai été frappée par les thèmes du temps et de l'anti-maternel chez S. de B., c'est parce que j'ai longtemps eu des obsessions identiques. Moi non plus, je ne voulais pas avoir d'enfants; c'est un choix qui fut mien et que j'ai défendu avec tant de fougue que je le respecterai toujours. La liberté plus grande du célibataire, et surtout de **la** célibataire, par rapport aux gens mariés, est incontestable. Le temps dont elle dispose – pour travailler, voyager, et s'instruire – est objectivement, quantitativement, plus important que le temps d'une mère. Mais je me suis aperçue que malgré tout, le temps avait tendance à passer, et que je n'aimais pas sa manière de le faire. J'avais beau le mesurer, le distribuer, et m'efforcer d'en profiter au maximum, je ne réussissais pas à le mater, à

l'immobiliser; il me glissait quand même entre les doigts.

Et si, après quelque dix années de vie de femme adulte-indépendante-célibataire-activiste, j'ai désiré partager ma vie avec un enfant (et aussi avec un homme, mais ça c'est une autre histoire), ce fut entre autres raisons pour changer ce rapport-là au temps. Pour me forcer à accepter une certaine «perte» du temps. Pour apprendre la paresse, la répétition, et les temps «morts». Parce qu'un enfant, peut-être plus qu'aucune autre expérience de la vie humaine, vous confronte et à la nécessité et à la contingence. Quand vous lui mouchez le nez, ce n'est pas parce que c'est la chose qui vous tient le plus à cœur à ce moment-là, c'est parce que c'est cela qu'il faut faire. De même pour acheter ses couches. ~~Et craser ses carottes.~~ Se lever la nuit. Marcher plus lentement dans la rue. Ce sont des «pertes de temps» auxquelles il est impossible de remédier: des moments de vie «insauvables», inracontables, irrécupérables. C'est comme ça. Et encore comme ça. Et encore la même chose. La vie pure. Le rapport à l'autre sans récit possible. On le fait vivre et c'est tout, il n'y a rien à en dire. Du coup, la vie ne veut plus coïncider avec l'œuvre: ça déborde de partout, et ça **vous** déborde. Effectivement, vous n'avez pas le choix: ce ne sont pas des «rapports choisis avec des êtres choisis». L'enfant est là, celui-là et pas un autre, et il **faud** que vous subveniez à ses besoins. C'est **nécessaire**. Mais le plaisir qu'il vous apporte est, lui, parfaitement gratuit. Il n'est pas le résultat d'un «bon choix»: bon choix de vin ou de promenade ou de livre ou d'ami. Il vous tombe dessus sans que vous le «méritiez». Un sourire, un câlin, une confiance chuchotée – ces choses sont non seulement «gratuites», elles sont inestimables.

Il s'agit là, me semble-t-il, d'un rapport à autrui qui ne relève pas forcément de l'altruisme, ni de l'aliénation. C'est un aspect de «l'humanité» qui s'est incarné traditionnellement, historiquement, chez les femmes plutôt que chez les hommes, et qui n'a pas à être bradé. Dans une interview de Jean-Paul Sartre réalisée en 1974 pour la revue **L'Arc**, Simone de Beauvoir demande si «le statut d'oppression de la femme n'a pas développé en elle certains défauts, mais aussi certaines qualités, qui diffèrent de ceux des hommes», ce à quoi Sartre répond: «Il est possible, en effet, qu'une meilleure connaissance de soi, plus intérieure, plus précise, appartienne surtout à la femme et moins à l'homme»¹⁸. On ne peut pas savoir à quoi fait allusion S. de B. lorsqu'elle parle de «certaines qualités» qui seraient propres aux femmes, mais il est frappant que pour Sartre, cette supériorité hypothétique ne pourrait être qu'une «meilleure connaissance de soi»: projet auquel tous deux avaient consacré des années et des livres en grand nombre. Les femmes n'ont-elles pas toujours été formées et/ou douées, au contraire, de par les rôles qui leur sont dévolus (épouse, mère, putain, muse ou secrétaire), pour la connaissance de **l'autre**? Il est vrai que selon Sartre – si je peux me permettre d'invertir sa célèbre boutade – les

autres, c'est l'enfer. (Et quand il parle de S. de B., ou elle de lui, c'est dans des termes qui réduisent à zéro l'altérité: «Sartre était un autre moi-même», «Nous ne faisons qu'un, mon bon Castor», etc.) Je ne dis pas, il ne manquerait plus que ça, qu'avoir un enfant est la seule manière pour un être humain de faire la découverte de la générosité et d'un authentique rapport à autrui. Et cependant, je ne peux m'empêcher de regretter que la prodigieuse réussite intellectuelle de S. de B. ait **structurellement** exclu cette expérience-là: expérience qui représente quand même, jusqu'à nouvel ordre, une valeur incommensurable pour la grande majorité des femmes. Des livres récents, notamment **Silences** de Tillie Olsen (livre que je trouve au demeurant très beau), endossent l'optique beauvoirienne et prônent la valorisation à outrance de l'œuvre aux dépens des êtres... De Rilke, par exemple, qui refusa de travailler pour entretenir sa femme et son enfant, de vivre avec eux, d'assister au mariage de sa fille et même de l'accueillir deux heures chez lui pendant sa lune de miel – de peur que ces irrptions de vie ne brisent la solitude dans laquelle il attendait sa poésie – Olsen dit qu'il témoignait d'une attitude «extrême – mais justifiée. Il a protégé ses pouvoirs créateurs»¹⁹. Les femmes n'ont pas seulement le droit d'accéder à ces pouvoirs créateurs-là, elles ont aussi le devoir de reconnaître et de revendiquer ceux qu'elles ont toujours détenus. Le «deuxième sexe» doit considérer le «premier» non seulement comme maître mais comme élève, si nous souhaitons un jour venir à bout de cette arithmétique absurde. ■

NANCY HUSTON

* D'origine canadienne, Nancy Huston vit à Paris. Elle a participé aux revues *Sorcières* et *Histoires d'elles*, écrit couramment dans *Les Cahiers du GRIF*, a publié un roman, **Les variations Goldberg** et plusieurs essais dont **Jouer au papa et à l'amant** et **Mosaïque de la pornographie**. Elle travaille actuellement sur la question de l'amour et de la guerre.

- 1, 3/ **Le deuxième sexe**, S. de B., tome I, Ed. Gallimard, 1949, pp. 50, 46.
- 2/ **Le deuxième sexe**, tome II, p. 135.
- 4, 5/ **Lettres au Castor**, J.-P. Sartre, tome II, Ed. Gallimard, 1983, pp. 149, 1970.
- 6/ **Dictionnaire érotique**, Pierre Guiraud, Ed. Payot, Paris, 1978, p. 207.
- 7, 8, 9/ **Mémoires d'une jeune fille rangée**, S. de B., Ed. Gallimard, 1954, pp. 78, 50, 140.
- 10/ **Les mandarins**, S. de B., Ed. Gallimard, 1954, p. 62.
- 11, 12/ **Le deuxième sexe**, tome II, op. cit., pp. 147, 163.
- 13/ **Mémoires d'une jeune fille rangée**, op. cit., p. 78.
- 14/ **Lettres au Castor**, op. cit., pp. 147.
- 15/ **La force de l'âge**, S. de B., Ed. Gallimard, 1960, p. 627.
- 16/ **La femme rompue**, S. de B., Ed. Gallimard, 1960, p. 211.
- 17/ **La force des choses**, S. de B., Ed. Gallimard, 1963, pp. 681, 686.
- 18/ **L'Arc**, no 61, p. 12.
- 19/ **Silences**, Dell, New York, 1983, pp. 33, 34.